

Points de vue

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **NIKE-Bulletin**

Band (Jahr): **19 (2004)**

Heft 5: **Bulletin**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

points de vue

Colloque interdisciplinaire sur la mise en valeur du patrimoine

Chercher et trouver des solutions: Histoire, vie et écologie d'une maison paysanne.

Maracon VD, le 4 juin 2004

En juin dernier, un colloque interdisciplinaire sur la conservation du bois dans les maisons rurales a eu lieu à Maracon, commune située au sud du canton de Fribourg. L'initiative en revient à l'Expert-Center de Lausanne pour la conservation du patrimoine bâti, qui est le nouveau groupe de travail romand à faire partie du programme de formation continue d'ICOMOS-Suisse. Le choix du lieu est étroitement lié à une ferme, mise à disposition par ses propriétaires pour une visite. La thématique de la conservation du bois, étudiée sur ce cas était structurée en une partie anamnèse et diagnose d'une part, ainsi que par des méthodes et des produits de traitement d'autre part. En toile de fond, le sempiternel thème de la transformation: avérée, légalement ancrée et donc admise, mais toujours en porte-à-faux quant à la question de ses limites et surtout de son appartenance à l'un des camps retranchés – moderne, donc

progressif (sic) ou traditionnel, donc conservateur (sic) .

Les colloques interdisciplinaires organisés par ICOMOS-Suisse existent depuis 14 ans, l'EPFZ en a assumé la garantie de déficit jusqu'en 2001. Il mérite d'être noté que, s'ils n'ont eu lieu qu'en Suisse alémanique, ces colloques ont été annoncés dans toute la Suisse, publiés avec des résumés en français jusqu'en 2001; ils ont atteint une participation moyenne romande de dix pour cent, chiffre considéré outre Sarine avec bonhomie comme un score tout à fait honorable... Après 2001, le directeur de l'Expert-Center de Lausanne, Andreas Queisser – peut-être ému par l'absence de résumés français dans les publications des colloques – cherchait un moyen d'établir une fructueuse bourse de contact entre spécialistes et propriétaires. Chaque entreprise réussie, à savoir: construite dans un souci de cohérence et de synthèse, a son ange ou sa bonne fée. Queisser a eu l'heureuse inspiration de confier cette tâche à Carmen Reolon, architecte au Service des Biens Culturels à Fri-

bourg, qui de par sa profonde connaissance du métier et de son milieu a réussi un pari à la limite de l'exploit: réunir pour une journée entière quelques 80 personnes autour de la conservation d'une maison rurale à Maracon.

En effet, plus que jamais, des plateformes de rencontre et d'échange entre acteurs engagés dans le processus de conservation du patrimoine culturel s'avèrent nécessaires. Leur premier but est de faire connaître au public concerné une recherche faite souvent en retrait et sans bruit, ainsi que de permettre aux propriétaires privés ou communaux de trouver le spécialiste de la planification (architecte), du savoir-faire (artisan, entrepreneur) et de produits adaptés à la conservation (fabricant). L'étude de cas permet de dégager une image d'autant plus différenciée que le patrimoine est dit «modeste»; alors que des solutions de restructuration permettent d'exposer dans leurs variations, que toute conservation passe par la connaissance des matériaux – nouveaux et anciens.

déroulée lentement au cours du temps, sur un niveau quotidien et pour ainsi dire à l'insu des habitants, le changement d'affectation constitue une transformation abrupte, comme celle que rencontrent pour des raisons évidentes, des bâtiments industriels, des églises et, dans un futur proche, de nombreuses maisons paysannes.

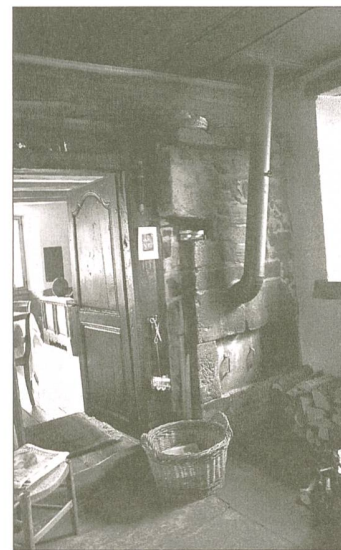
Alors: Que faire des maisons rurales? Après avoir conseillé leur étude approfondie à l'aide d'instruments tels que le recensement, les fiches techniques ou la Charte des tailleurs des pierres, ainsi que de publications, Jean-Pierre Lewerer dénombre trois mesures-conditions principales de conservation: «Respect de la typologie (p.e. tripartite), plan-libre et taille des pièces adaptées à l'échelle du bâtiment et création de boîtes dans la boîte».

Visiblement, c'est la position de l'instance, donnant après interprétation, la recette de l'intervention, et qui n'est pas du «domaine de l'architecture». Cette tendance qui s'est imposée et que l'on retrouve dans la



La ferme construite en 1800 située au centre de Maracon.

D'entrée de jeu, Isabelle Roland Teavearai décrit la transformation continue et intrinsèque dans l'existence de la maison paysanne: Elle est régie par des paramètres sociaux, agricoles, financiers, climatiques ou esthétiques. Ceux-ci influencent à leur tour l'emploi des matériaux, qui ont une incidence autant sur la forme générale, que sur celle d'éléments particuliers. Ainsi l'état précaire des forêts induit l'usage de la pierre – d'abord le calcaire, puis la molasse, la tuile plate permet une toiture plus pentue que la tuile canal, les menuiseries vitrées conduisent à une plus grande taille des fenêtres. Alors que cette sorte de transformation s'est



La cuisine: Conservée à l'authentique avec son fourneau et son potager à bois.

charte de Venise (1964), considère la juxtaposition à distance de l'ancien et du neuf, comme juste, moderne ou encore progressive, alors que l'analogie contiguë à l'existant, le prolongeant sans division apparente, est considérée comme conservatrice et fautive. Un exemple tiré de la communication permet de constater que la dissension, qui éclate dans l'attribution d'une intervention moderne ou traditionnelle, ne se laisse pas à vrai dire discuter par le biais d'une attitude fautive ou juste: Ainsi nous entendons que la solution de traiter les ouvertures en façade par «la claire-voie ou claustra», offre l'avantage de «privilégier la lecture de la forme générale d'un objet» dans une paroi fermée d'une grange, qui à l'origine avait des fentes. Par conséquent, quand on isole la grange, on peut garder l'esprit des fentes, puisque la paroi n'est pas percée par des fenêtres traditionnelles. Etant donné que les fentes avaient initialement pour but la ventilation, avoir des barreaux devant sa fenêtre, et fussent-ils en bois, pour une présumée raison d'authenticité paraît pour le moins abstrus. Une autre raison invoquée serait la perception dynamique, une lecture composite, en palimpseste. On peut noter l'incompatibilité des procédés mis en présence: le désir de bien-faire dans les deux directions, d'un côté être fidèle à l'esprit d'un objet et être moderne, de l'autre produit une solution qui s'avère formaliste, mais en accord avec la justification ultérieure d'une attitude envers le patrimoine, qui s'est constituée 30 ans après l'établissement du mouvement moderne.

La partie technique du colloque commence par un exposé général de l'Expert-Center, sur les propriétés du bois et sa densification par traite-

ment thermo-hydro-mécanique qui augmente sa dureté et réduit son hygroscopie. Pierre-André Schneider enchaîne sur la finition des surfaces en bois huilés ou cirés et nous entraîne dans le monde du bois malade, attaqué par des champignons ou des insectes xylophages. Ces derniers, décrits d'une manière captivante et presque tendre, sont exposés dans des flacons entourant leur propriétaire pendant le colloque, telle une collection d'objets précieux; nous avons de la peine à imaginer en M. Schneider un spécialiste en désinsectisation.

Les moments les plus fascinants de la journée sont sans doute l'exposé de la relativité de l'élaboration d'une typologie architecturale de Daniel Glauser – un rappel toujours nécessaire et à ne pas oublier, son introduction précise et fluide à la visite de la ferme, puis la visite de celle-ci, qui s'est terminée par la sortie au niveau des combles, donnant exceptionnellement, sur la descente du magnifique pont de grange – une particularité de la maison. Dans l'espace vide des combles, nous avons eu la surprise de découvrir une exposition de maquettes vernaculaires à l'échelle de 1:20, de la collection de l'EPFL, la ferme, sortait du lot par sa taille énorme – une boîte dans la boîte, en somme.

A l'intérieur, rien, à part l'atelier d'artiste, n'altère l'atmosphère authentique de l'ensemble, agrandi par des annexes à différentes reprises au 19^{ème} siècle, faits dans l'esprit d'analogie, sans prétention didactique – et probablement sans architecte – alors que le design, ou la charte de Venise n'existaient pas. Cet esprit se retrouve dans la manière d'y vivre des propriétaires, qui apprécient la qualité de ce qu'on ap-

pelle communément «un confort minimum» – terme et concept erronés, si on inclut dans cette catégorie l'attitude de vouloir couper le pain avec un couteau mécanique ou vouloir préparer un menu à plusieurs plats dans un coin-cuisine, considérer l'acte de laver la vaisselle dans le vieil évier de pierre après le repas avec des invités comme une activité conviviale, à laquelle tout le monde prend part, ou encore le fait d'enjamber la fenêtre basse pour sortir dans le jardin, puisque la pièce qui y donne, n'a pas de porte. Ici le clivage entre moderne et traditionnel n'existe pas, puisque chaque objet dégage à la fois sa simple tradition et par-là même, sa modernité. Si une maison transmet un message moderne et progressif, c'est bien dans cette ferme et dans la manière de ses habitants d'y cultiver une tradition simple et souveraine qu'il réside, – avec en plus: le regard du familier.

La question des propriétaires posée aux participants au début du colloque était de formuler en fin de journée quelques propositions de trans-

formation et d'utilisation de cet espace. Ainsi, on conseilla, cités en vrac: des activités quotidiennes, plus adéquates que des activités culturelles ou des activités ponctuelles, de ne pas «bourrer» l'édifice – synonyme d'un manque d'amour, d'avoir un budget financier flexible pour se préparer à l'apparition de l'imprévu – que ce soit sous forme de merrillite ou d'un plancher original. Et surtout, on se conseilla une approche déontologique plus ouverte qui laisse l'édifice participer au débat pendant la transformation, car la conservation est une forme de gériaire. Puis, la séance terminée, intervenants et organisateurs, sans doute inspirés du mode de vie qu'ils venaient de voir, se sont réunis pour tirer les premières conclusions d'une façon conviviale: en faisant ensemble la vaisselle.

*Prof. Hana Cisar
dipl. Arch. ETH SIA*



Une des chambres à coucher: La connivence entre le passé et le présent.

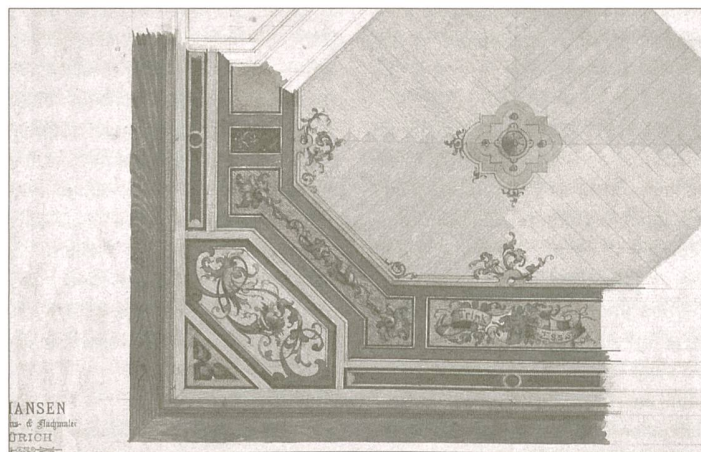
Ausbildung des Handwerks in Denkmalpflege tut Not

Die Bauboomzeit der späten Sechziger- und Siebzigerjahre brachte einen eigentlichen Kulturwandel mit sich. Gefordert waren vor allem Quadratmeterleistungen, und die überlieferten und über Jahrhunderte bewährten Handwerksleistungen gerieten in Vergessenheit. Diesen Trend unterstützte auch die Farbenindustrie, wenn sie Produkte entwickelte, die ohne Fachwissen einfach und schnell zu verarbeiten waren. Auf der Strecke blieb das breite Know-how über die Palette altbewährter Anstrichmittel und die damit verbundenen Applikationstechniken. Ein neuer Lehrgang des SMGV schafft Abhilfe.

«Die Dekorationsmalerei gehört zum Kunstgewerbe. Sie ist ein Kunsthandwerk, das in seinen einfachsten Leistungen zum gewöhnlichen Handwerk wird, in seinen höchsten aber vollwertig zur eigentlichen Kunst zählt. Die glattgestrichene Wand einerseits und das Deckengemälde, der figurenreiche Theatervorhang andererseits mögen als die Gegensätze gelten, zwischen welchen sich der Beruf des Dekorationsmalers entfaltet.

nützte Ausdruck ‚Staffiermalerei.‘» (Das Malerbuch: Die Dekorationsmalerei. Leipzig, 1899, Band I, Seite 1.)

Seit der Zeit dieses Zitats, also dem späten 19. Jahrhundert, hat sich das Selbstverständnis des Malerhandwerks eklatant geändert. Konnten die 1930er-Jahre die Kultur der Farbe als Raumgestaltung noch halten, brachte die Nachkriegszeit, im Besonderen aber die Bauboomzeit der späten 1960er- und 1970er-Jahre, einen Kulturwandel mit sich.



Musterblatt für eine Deckenmalerei des Malermeisters N. Hansen aus Zürich (um 1900).

Die Malerei schafft ihre Bilder der Bilder wegen: Sie ist Selbstzweck. Die Dekorationsmalerei schmückt die Werke der Architektur und verziert die Erzeugnisse der Gewerbe; sie ist Ausstattungskunst, daher auch der als gleichbedeutend be-

Gefordert waren schnelle, unter höchstem Zeitdruck und möglichst billig zu erbringende Quadratmeterleistungen. Im schlimmsten Fall verkam die Oberflächenbehandlung zur reinen Kaschierung von Baumängeln. Das traditionelle Handwerk

wandelte sich zum Oberflächen-Produktionsbetrieb.

Die Mehrzahl der Betriebe konnte sich dem Sog dieser Entwicklung nicht entziehen. Einen wesentlichen Beitrag dazu leistete die Farbenindustrie, welche Produkte entwickelte, die ohne jedes Fachwissen und schneller zu verarbeiten waren. Innerhalb kürzester Zeit gelang es, mit diesen Produkten riesige Marktanteile zu gewinnen und die bisherigen Anstrichmittel sowie die damit verbundenen Applikationstechniken zu verdrängen. Zwangsläufig verkümmerte das Wissen um anwendungs- und herstellungstechnische Regeln. Zudem konnte der Unternehmer Haftungsansprüche an die Industrie delegieren – ein vermeintlich positiver Nebeneffekt. Heute weiss kaum mehr ein Malermeister, wie sich die von ihm verwendeten Farben im Einzelnen zusammensetzen oder wie deren Leistungsfähigkeit spezifisch verändert werden kann.

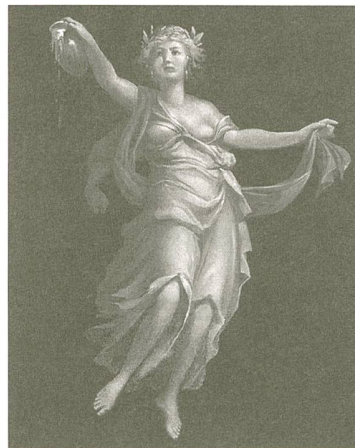
Fatale Folgen für das Baudenkmal

Das früher selbstverständliche Wissen über den Umgang mit Farben, über Terminierung, historische Formen- und Farbsprache sowie die Freude an Dekoration und Innovation sind weitgehend verloren gegangen, ebenso die Hausmittelchen, die ureigenen Spezialitäten, die von Malergeneration zu Malergeneration weitergegeben wurden. Immer öfter ist

der praktische Denkmalpfleger mit Malern auf der Baustelle konfrontiert, die ihren Auftrag, zur Pflege des Bauwerks beizutragen, weit mehr ihrem billigen Angebot als ihrem fachlichen Können verdanken. So fehlt die Grundvoraussetzung für das Gelingen einer Baumassnahme, nämlich das Sprechen der gleichen Fachsprache, die Identifikation mit der Aufgabe, der Ansporn, für etwas Besonderes Aussergewöhnliches zu leisten. Wer kann noch darauf hoffen, dass auf dieser Grundlage ein Austausch zwischen den einzelnen Handwerkern stattfindet?

Gleichwohl gilt die in der Bundesverfassung verankerte und vom Stimmbolk in kantonale Gesetze aufgenommene Verpflichtung, Schutzobjekte in ihrem Zeugniswert zu erhalten und kommenden Generationen weiterzugeben. Dies erfordert ständigen Unterhalt auf hohem handwerklichem Niveau, welcher sich jeweils an den qualitativen und gestalterischen Vorgaben zu orientieren hat. Es ist keinem Eigentümer zu verdenken, wenn er dabei an finanzielle Grenzen stösst und deshalb die Kosten reduzieren möchte. Der Griff zu billigeren Baumaterialien und günstigen Ausführungen, häufig vom Handwerker vorgeschlagen, ist verlockend. Weniger zu tun (dafür qualitativ hochstehend), wäre jedoch besser. Im Rückblick auf die vergan-

genen vierzig Jahre denkmalpflegerischer Bemühungen zeigt sich, dass der Erfolg der verkürzten Bearbeitungszeit sowie der vereinfachten Handwerkstechniken und der neuen Materialien nur ein scheinbarer war. Statt des Erhalts der Bauten zeigten sich Zerstörung sowie materielle, ästhetische und ideelle Verluste. Die Folgeschäden der aus heutiger Sicht als Baufehler einzustufenden Massnahmen rückgängig zu machen, lässt die Anstrengungen ins Uner-



Freigelegte und restaurierte Arabeskenmalerei im ehemaligen Badezimmer der Villa Schönberg in Zürich (1988) – ein gelungenes Beispiel einer freihändigen Dekorationsmalerei.

messliche wachsen und ist kaum mehr finanzierbar. Dass auf dem Bau wider allen besseren Wissens heute immer noch dieselben Fehler ge-

macht werden, ist volkswirtschaftlich ruinös.

Neuer Ausbildungsgang für Handwerker

Auf internationaler Ebene ist das Problem der bedrohten Handwerkskunst erkannt. Mit der Ratifizierung der «Konvention von Granada» hat sich 1996 auch die Schweiz dazu verpflichtet, das Handwerk für die Pflege von Schutzobjekten aktiv zu fördern. Der Bund hat diese Aufgabe an die Kantone delegiert. Mit einem neuen Ausbildungslehrgang unter dem Titel «Handwerk und Denkmalpflege» wird der internationalen Absicht Nachachtung verschafft. Ziel ist, das Handwerk so zu fördern, dass wir auch in zwanzig Jahren noch wissen, wie unsere Baudenkmäler zu pflegen sind.

Mit der neuen Ausbildung steigt auch auf der Ebene des Handwerks das Bewusstsein für die Bedeutung der Denkmalpflege, wie es auf universitärer und Fachhochschulebene – bei Architekten und Restauratoren – längst verbreitet ist.

Besseres Wissen senkt Kosten

Mit der gezielten, interdisziplinären Ausbildung soll aber auch dem wirtschaftlichen Druck auf die Unternehmer (Gatt/WTO) begegnet werden. Wer sich Zeit nimmt, sein handwerkliches Grundwissen zu vertiefen,

spart schlussendlich. Die falsche Einschätzung von Aufwand und Zeitablauf kann so vermieden, die Vergleichbarkeit von Offerten eher gewährleistet werden. Zudem gilt es, all den Handwerkern entgegenzutreten, welche zunehmend mit aggressiver Akquisitionspolitik versuchen, in Bereiche vorzudringen, die vertieftes handwerkliches Können voraussetzen, das sie aber in keiner Weise mitbringen.

Die mit anspruchsvollen Arbeiten betrauten Handwerkerinnen und Handwerker dürfen dank ihres breiten Hintergrundwissens mit Berufsstolz und als Anwälte ihrer Berufsgattung auftreten und werden sich Autorität und Wertschätzung verschaffen. Sie sollen mit aller Selbstverständlichkeit auch vorausblickend die jeweiligen Anliegen der übrigen am Bau Beteiligten in ihre Überlegungen mit einbeziehen und frühzeitig die Zusammenarbeit auf der Baustelle suchen.

Die Arbeit am Denkmal setzt die Bereitschaft voraus, sich in den Dienst unseres gebauten Kulturerbes zu stellen. Damit dessen Bewahrung auch tatsächlich gelingt, braucht es das Können und Wissen der beteiligten Handwerker.

*Peter Baumgartner,
Urs Baur, Giovanni Menghini
Denkmalpflegen von Stadt und Kanton Zürich*